

Récits croisés du  
mouvement du dix septembre 2025

# 10 SEPTEMBRE : COLÈRE SOCIALE ORGANISATION COLLECTIVE, RENCONTRES & FATIGUE MILITANTE

*entre ras-le-bol politique,  
organisation collective populaire,  
parfois résignation  
& rencontres au cœur de la lutte.*

Chroniques collectives  
du mouvement du 10s25 :  
**ras-le-bol politique,  
organisation collective  
populaire,  
résignation militante  
rencontres & perspectives  
pour la suite.**

# Ce mois-ci, *Dissonance* revient sur la période politique & sociale qui l'a vu naître : *le mouvement du dix septembre.*

## **Mai 2025.**

Dans une période marquée par un climat politique particulièrement instable, naît en France un mouvement de contestation sociale : Indignons Nous / Bloquons tout.

Poussées par cette colère populaire généralisée, des revendications : justice sociale, justice fiscale, fin de la guerre en Palestine, destitution.

Des mots d'ordre : appel à la grève générale et au blocage national total.

Et une date : *le 10 septembre 2025.*

Apparue en tout premier lieu sur les réseaux sociaux, la contestation populaire déborde rapidement le cadre numérique pour descendre dans la rue & sur la place publique : dans plusieurs villes un peu partout en France, se mettent en place des collectifs, des assemblées générales, des agoras citoyennes. Lieux de rencontres entre militant·es et moins militant·es, citoyen·nes, individus avec pour seuls points communs une colère, un sentiment d'injustice et une envie partagée de combattre le système politique actuel.

Ces rassemblements populaires deviennent des espaces de lien social, où se mêlent *organisation collective, dialogue, débats & éveil politique.*

Nos micros à la main, on a sillonné la Bretagne, *de Lorient jusqu'à Nantes en passant par Guingamp, Dinan & Saint-Malo*, pour aller à la rencontre des personnes ayant vécu cette séquence forte de colère sociale et recueillir leur témoignage. Militant·es de longue date, primo-militant·es, ou pas militant·es du tout : venu·es de tous horizons, de milieux différents, de tous âges et de tous genres, **tous·tes rassemblé·s à la faveur de la lutte.**

## — Qu'est-ce qui t'a poussé à rejoindre & à participer au mouvement du 10 septembre ?



LE DIX SEPTEMBRE, C'ÉTAIT VRAIMENT LE MOUVEMENT IMPORTANT DE LA RENTRÉE MILITANTE.

Je revenais de voyage cet été, j'ai débarqué là et j'ai vu. J'ai repris contact avec l'ensemble de mes réseaux militants locaux ; tout le monde était sur la préparation du dix septembre. C'était assez agréable de voir que la rentrée commençait vraiment sur les chapeaux de roues.

Et je me suis retrouvé – comme tout le monde dans le milieu militant, j'ai envie de dire ! – sur cette thématique-là. Dès le 10, avec un préavis de grève et **tout ce qui va bien pour bien commencer la rentrée.** (rires)



TOUT SIMPLEMENT, J'AVAIS PLUS DE BOULOT À CE MOMENT-LÀ, ET...

... je sais plus. Je sortais d'une phase un peu nulle où j'étais assez renfermé sur moi-même... Et j'ai croisé les copaines. Je suis allé voir les copaines, qui m'ont dit :

*"Hey, tu viens demain ?  
On va faire la révolution !"*

Et du coup, **c'était parti, quoi : on a pris le matos, et puis on est venu·es faire la soupe à Kernilien.**





**SIL FALLAIT QUE JE ME PRÉSENTE... CE QUI A ANIMÉ MA VIE, C'EST DE MILITER.**

Une vie de militant : militant syndical et militant politique.

À mes 15 ans, j'ai commencé avec mai 68. J'étais à Champigny, j'avais un prof qui était révolutionnaire ; et moi, j'étais pour les jeunes qui se battaient contre le Grand Charles – *comme on l'appelait* – puisque le président de la république, c'était le général De Gaulle. Et que ça m'allait pas, ça m'allait pas du tout.

J'ai travaillé cinq ans dans une banque et j'ai fait le mouvement de 74 : ça a marqué ma vie aussi, ça. J'ai 23 ans, je travaille à la banque et là, je fais grève : la grève de 74. Ça dure un mois et une semaine, et on gagne 30% d'augmentation de salaire. Et ça, ça marque une vie.

J'étais délégué CGT et militant Lutte ouvrière, donc candidat aux élections municipales – pour défendre mes idées, parce que je pense qu'il faut que les travailleur·euses se fassent entendre. J'aime pas trop les professionnels de la politique. Nous, on n'a pas de cravate.

**À 17 ans, c'était fixé dans ma tête.** Même avant, à 14 ans, je voulais être "député des ouvriers", formulé comme ça. Et après... **je voulais être militant, plus qu'autre chose.**



**« Je me dis que là, dans le dix septembre, il y a une tentative de bouger les choses. Et je me dis qu'il faut que j'en sois absolument. »**



**MOI, JAI PAS REJOINT TOUT DE SUITE LE MOUVEMENT DU DIX SEPTEMBRE**

sur Guingamp : je suis allée faire à manger avec la cantine de Saint-Brieuc – le 9 septembre, pour le 10 – parce que j'étais dans une sorte d'épuisement généralisé. Du coup, je n'arrivais pas à me bouger pour aller faire la manif' le jour du 10, et comme j'avais quand même envie de participer, je me suis dit que j'allais faire à manger. Je trouve que ça fait aussi partie de la lutte ; et pourtant, c'est des choses qui sont minimisées, ou qu'on voit moins.

L'épuisement, il était lié à un manque de perspectives d'avenir. Un manque à la fois **personnel, mais aussi collectif, par rapport à ce qu'on vit en France et ailleurs : cette politique écocide, liée à ce qu'on vit.**

Et du coup, ça me faisait sens quand même de participer, mais j'ai mis quelques semaines à sortir de cet épuisement et à retrouver de la force avec des camarades. Donc ça m'allait bien de faire à manger avec dix personnes dans une pièce, plutôt que de participer à une grosse manif' le 10 septembre. »

« Hey, tu viens demain ? On va faire la révolution ! »



ALORS, MOI, POUR LA PETITE HISTOIRE : JE SUIS CHEZ UNE AMIE, ET SON FILS NOUS PARLE D'INDIGNONS-NOUS.

Il nous donne le site internet, avec les liens pour rejoindre les boucles Telegram locales : c'est comme ça que je mets les pieds dedans.

Ça m'intéressait qu'il y ait une date unique posée sur toute la France parce que, du coup, **c'était l'occasion de frapper en masse et efficacement**. En 2018, j'avais loupé les Gilets jaunes. J'étais ouvrière à l'usine en horaires 3/8 : j'étais fatiguée, clairement. Et je n'ai pas la télé ; je n'écoute pas la radio ; mon pc, tous les soirs, il était éteint. En fait, j'avais des activités extra-professionnelles plutôt intenses, pour compenser le fait que je m'ennuyais à l'usine et l'absence de sens dans mon travail. C'est un peu une façon pour moi de survivre, de jouer sept heures par semaine au djembé, trois séances de musculation, etc... Vraiment, je rentrais tout ça à coups de pieds dans mon emploi du temps, comme on tasse des fringues dans une armoire – j'étais carrément crevée. Et du coup, je m'informais pas.

Mais en fait, ça m'arrangeait bien qu'il y ait d'autres prolos qui foutent le bordel à ma place. Clairement, on va pas se mentir ! Donc là, avec Indignons-Nous, **j'avais l'occasion de prendre le relais**.



LES REVENDICATIONS, C'ÉTAIT DES REVENDICATIONS QUI N'ÉTAIENT PAS NOUVELLES : C'ÉTAIT UN PEU UN RAS-LE-BOL GÉNÉRAL DE CETTE POLITIQUE JE-M'EN-FOUTISTE GOUVERNEMENTALE.

Donc là, sans surprise, j'étais d'accord sur les revendications.

Le mode d'action du blocage, en tant que militant dans plusieurs collectifs, c'est des choses que j'ai déjà pratiquées par le passé donc j'étais pas surpris de la mise en place de ce mouvement-là. **Ça faisait quand même pas mal écho à ce qui s'était passé avec le mouvement des Gilets jaunes en 2018** : donc c'était quelque chose d'assez ambitieux, clairement ! Parce que tout bloquer, c'est très, très ambitieux. Mais j'estimais que c'était réalisable, avec suffisamment de gens motivés pour suivre le mouvement.

J'ai rien coordonné du tout : j'étais là comme participant lambda sur cet événement-là, parce que, simplement, je n'étais pas présent cet été sur le territoire français. Donc, j'ai absolument pas participé à l'organisation et à la préparation du mouvement. C'est toujours agréable de voir qu'il y a des gens qui se sont motivés, justement, pendant tout ce temps-là, à réussir à créer cette coordination nationale. **C'était impressionnant, le boulot qui avait été fait en amont pour réussir à préparer ces journées-là**. Et ça a bien marché, pour le coup.





LA PÉRIODE QU'ON  
TRAVERSE AUJOURD'HUI,  
C'EST UNE PÉRIODE  
DE REcul DU MOUVEMENT  
Ouvrier.

Je vois le RN avancer, surtout : les idées nauséabondes du RN – qui touche aussi le mouvement ouvrier. Et je me dis qu'il faut qu'on discute avec ces gens-là, aussi, du mouvement ouvrier, qui sont contaminés par ces idées-là. Je me dis que là, dans le dix septembre, il y a une tentative – de qui, je ne sais pas – mais je sens une tentative de bouger les choses. Et je me dis qu'il faut que j'en sois absolument.

C'est pour ça que j'ai rejoint le mouvement. Je suis allé, un peu avant, aux deux ou trois assemblées avant le 10, à Guingamp. **J'étais à la première assemblée : j'étais là, et je pensais que j'étais d'accord avec ce qui se disait.**

Comme militant, la question qu'il faut se poser, c'est :

*“Qu'est-ce que je peux faire là-dedans, moi ? Qu'est-ce que je peux apporter ? En quoi je peux être constructif, qu'est-ce que j'ai à proposer ?”*

Donc, à la première réunion, je me suis tu – j'ai eu beaucoup de mal (*rires*) – et après, j'ai essayé d'intervenir un petit peu, de donner mon avis.

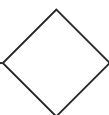
C'est l'aspect militant que j'ai, si tu veux. Tu sais, je suis issu d'une famille de dix enfants : pour se faire entendre, fallait prendre la place dans la famille. Alors, j'ai peut-être un peu ce défaut-là ; mais aussi, en tant que militant, je sais qu'il faut parler. Donc, j'ai peut-être ce défaut, mais aussi cette qualité-là. »

« C'était impressionnant, le boulot qui avait été fait en amont pour réussir à préparer ces journées-là. »



Moi, je m'appelle Timothée, j'ai 15 ans, et ce qui m'a poussé à rejoindre le mouvement, c'est que j'étais d'accord avec les revendications : plus de justice sociale, le référendum d'initiative citoyenne...

C'était mon premier gros mouvement social et **j'avais besoin de militer, de faire des trucs** ; ce que je faisais pas trop jusque-là.



« Ça m'a donné envie de me ré-engager. »



Apporter le point de vue ouvrier, le point de vue des intérêts des ouvriers. Ça peut paraître un peu banal : tout le monde en parle, mais en fait, il y a beaucoup de mouvements qui cherchent d'autres chemins que la mobilisation ouvrière. C'est tout à fait respectable : 68, ça a démarré par les étudiants, ce n'était pas les ouvriers, ça l'a été seulement après. Donc, pourquoi pas ?

Mais oui, amener la conscience que c'est la classe ouvrière qui sera déterminante dans tout changement radical. Les plus radicaux, ce seront les ouvriers, parce qu'ils ont rien à perdre. Mais c'est même pas calculé, c'est dans mon adn.

**Le dix septembre, moi, j'étais à l'assemblée syndicale... En sachant pertinemment que j'allais aller à l'assemblée Bloquons tout.** Mais je suis allé à l'assemblée des syndicats ; j'ai même pu prendre la parole.

Parce que je pense qu'il fallait intervenir, pour dire qu'il y avait pas d'un côté, la mobilisation syndicale et de l'autre côté, la mobilisation Bloquons tout. Je voulais, si tu veux, que dans l'action se fasse l'unité. À l'assemblée Bloquons tout, on n'était pas dupes, mais on va essayer, d'être fraternel, d'y aller. D'ailleurs, on y est allé, au rassemblement du 18 septembre, et ils nous ont donné la parole. Plus après : après, ça a été terminé. Mais, voilà, **il fallait avoir ce geste d'unité.** »



**ALORS MOI, JAI REJOINT LE MOUVEMENT TOTALEMENT PAR HASARD.**

Pour conduire mon fils à une agora citoyenne, parce qu'il n'est pas encore indépendant dans sa mobilité et il dépend de ma voiture.

Et je suis tombée sur une agora citoyenne que j'ai trouvée vraiment sympa. En fait, j'ai eu l'impression de revenir trente ans en arrière, de tomber sur des gens qui avaient envie de faire bouger les choses ; qui partageaient les mêmes idées politiques que moi... et dans une ambiance très ouverte, très dans l'écoute, très dans la co-construction du mouvement. Vraiment, j'ai trouvé ça hyper porteur : **ça m'a donné envie de me ré-engager.**



« C'était mon premier gros mouvement social. »

✦ En 2018, j'avais loupé les Gilets jaunes. Mais en fait, ça m'arrangeait bien qu'il y ait d'autres prolos qui foutent le bordel à ma place. Clairement, on va pas se mentir !

Donc là, avec Indignons-Nous, j'avais l'occasion de prendre le relais. ✦



# — Partage-nous un *moment de joie* autour du dix septembre.



## J'AI PLUSIEURS SOUVENIRS DE VICTOIRE ET DE JOIE AU SEIN DU MOUVEMENT.

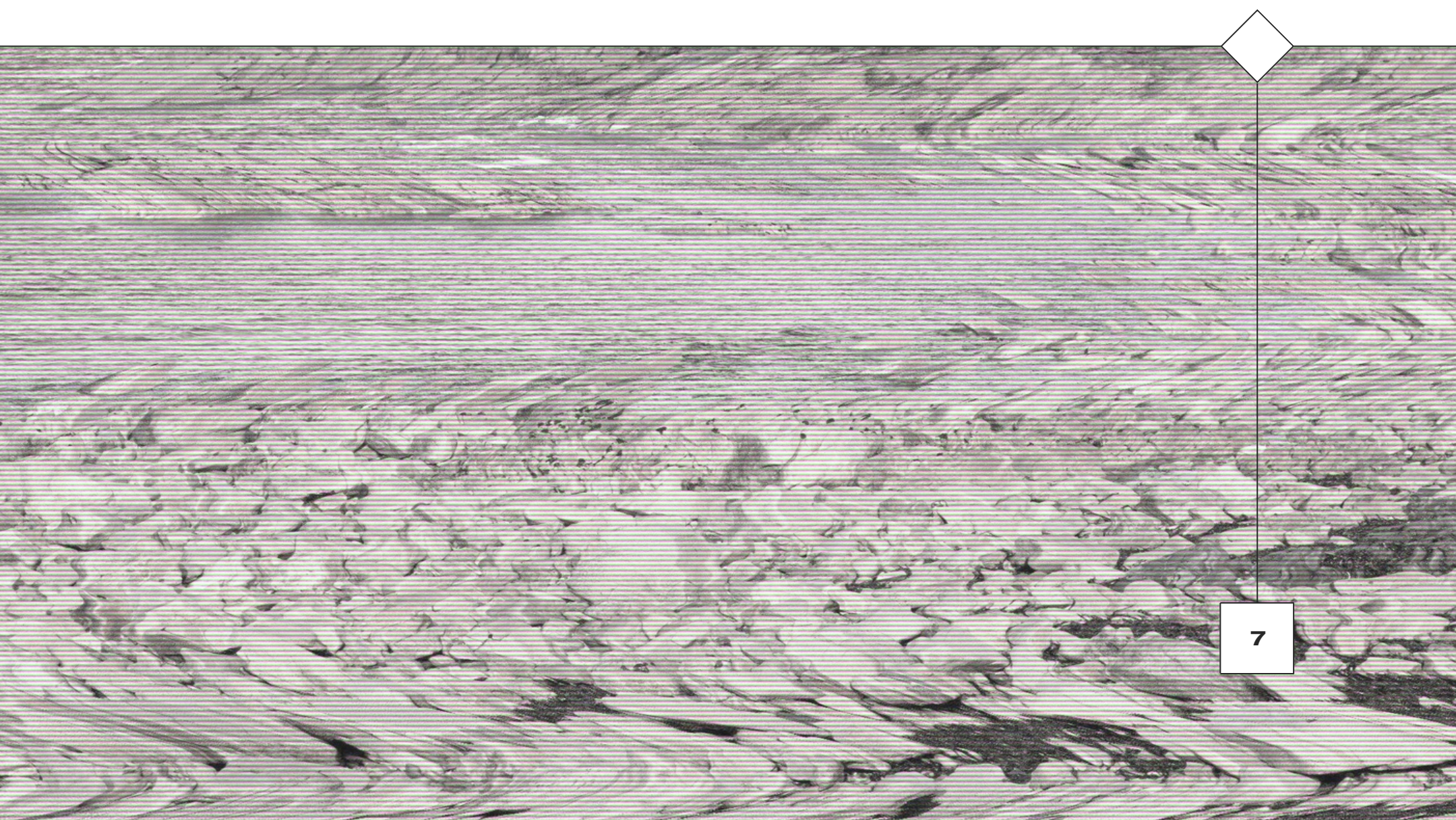
C'est, par exemple, quand un lycéen vient demander à cent adultes, en assemblée générale, si on serait chauds pour venir grossir le cortège des élèves.

Je prends le micro : au début, on demande, et il y a des adultes qui disent qu'ils sont plutôt chauds... mais c'est un oui un peu mou, tu vois. Et le gamin commence à se barrer. Je le fais revenir au milieu de la foule, je prends le micro et je dis :

*“Levez la main, ceux qui seront au rond-point du lycée à 7h45 pour le blocage !”*

Et là, franchement, il y a une bonne moitié des adultes qui lèvent la main. **Ils répondent à l'appel, et le jeune homme, on voit bien que ça le touche.**

Ce jour-là, j'étais contente parce que c'était une réelle convergence des luttes, pour que tout le monde se rejoignent sur le point de blocage le plus important qui était le forum économique breton, où se réunissaient les grandes pontes du capitalisme. C'était à Saint-Malo. Le lycée, au début, ce n'était pas prévu – mais du coup, ils ont fait cortège et ils nous ont rejoints après, pour faire plus de monde sur place.





Après, les semaines suivantes, j'ai participé aux rencontres qui se passaient sur Guingamp – une, voire deux fois par semaine – et j'ai rejoint la manif' du 18 septembre, la manifestation intersyndicale. J'ai bien aimé rejoindre ce mouvement-là, à ce moment-là : ça m'a fait plaisir de voir qu'il y avait à la fois des soignants, les pharmaciens qui étaient là aussi, il y avait les syndicats...

Et puis nous, notre petit collectif qui s'était monté, on avait fait une prise de parole. On avait écrit un texte en commun, qu'on avait fait en AG ensemble. Et ça, ça m'a bien porté pour les semaines après.

Il y avait aussi plein de gens des villages à côté que moi. J'habite dans un village à côté de Guingamp : je suis quand même à 25 kms, et il y avait plein de gens de mon village. Du coup, ça faisait quand même un mouvement qui était assez fort, il y avait pas mal de monde.

« Ce jour-là,  
c'était une  
réelle  
convergence  
des luttes. »

Et aussi : il y avait plein de potes à moi, que j'appelle un peu "ma famille queer" – des potes avec qui on s'est retrouvé à mettre du son dans la manif' et à marcher ensemble. Je pense que c'est la première fois que je me rendais compte qu'on marchait ensemble dans une manifestation qui était pas une manif' LGBT, mais aussi avec nos potes précaires au global : **à ce moment-là, j'ai senti une émulsion. Un truc, un mouvement qui pouvait commencer.**



#### UN MOMENT DE JOIE ? DÉJÀ, SE RETROUVER.

Dans la rue, avec autant de monde... parce que c'était vraiment massif. En tout cas, à Nantes, ça a vraiment bien mobilisé – sachant qu'il y avait des déblocages sur plus d'une dizaine de lieux autour de la métropole nantaise. C'était impressionnant de voir, sur le lieu où moi j'étais, autant de personnes, et de s'imaginer qu'il y en avait plus ou moins autant sur les autres lieux. C'était plaisant de voir ce début de mouvement qui mobilisait autant de monde. C'était vraiment impressionnant de voir l'ensemble des gens motivés.

Et après, bon... **il y avait aussi une mobilisation policière conséquente.**



« À ce moment-là,  
j'ai senti une émulsion.  
Un truc, un mouvement  
qui pouvait commencer. »

« C'est tout bête, c'est un petit truc, c'est rien : c'est quand un copain nous a mis par trois. On fait notre assemblée générale, et puis un copain dit : *"Je vous propose que vous vous mettiez par trois, et que vous expliquiez pourquoi vous êtes là."*

Et là, ça a été un moment de joie, parce que je suis tombé avec Flo : il a expliqué pourquoi il était là, et j'ai trouvé ça vachement bien. Il y avait une fille aussi, ouvrière, qui a dit :

*"Bah moi, c'est la première fois que je viens à un truc. Je suis pas syndiquée, je suis pas politique, mais j'en ai marre d'être comme une bourrique chez moi à râler. Je suis venue parce que j'en ai marre d'être toute seule."*

Entendre ça, ça m'a vachement fait plaisir, parce qu'une jeune qui vient parce qu'elle en a marre de se taire, c'est pas mal.

Je veux pas jouer les vieux cons, mais j'attends un peu de voir des jeunes venir. Parce que, dans nos manifs à Paimpol, à Guingamp (*dans les Côtes d'Armor, ndlr*)... c'est pas la jeunesse. Il manque cette jeunesse-là – qui a des idées, c'est sûr ; qui communique, c'est sûr, au travers des réseaux sociaux – mais qui a pas pris le pli, qui savent pas venir aux manifestations. Il faut qu'iels prennent ce chemin-là, qu'iels apprennent à se rencontrer, à décider ensemble.

C'est mon espoir. Mais je pense que les jeunes, iels sont pas dupes : iels sont en train de réfléchir, de communiquer. Eh ben, nous, on aimerait bien les voir dans les manifs. »

« Je vais avoir du mal à en tirer un seul : il y en a eu plein, plein, plein ! C'est tous **des moments autour d'échange et de convivialité.**

Le dix septembre même, c'est le temps du midi – autour de la soupe, autour des casse-dalles – qui a vraiment été un temps d'échange, un temps vraiment sympa et humainement très agréable.

En préparation du dix, et puis à la suite du dix, toutes les actions collectives auxquelles j'ai pu participer : les tracts, les collages, les décorations... qui étaient toujours dans une ambiance sympa. À la fois militante, mais aussi décontractée ; et, humainement, c'était vraiment vachement riche, vachement fort. »



Pendant le mouvement, j'ai rencontré des gens très sympas. Avec qui j'étais pas forcément d'accord, sur plein de points. Mais **c'était très agréable de militer avec eux.**



#### TOUTES LES SOUPES.

Toutes les soupes, parce que c'est vraiment, bah... Moi, je suis dans des cantines par ailleurs, et j'ai vraiment ce truc : vraiment prendre plaisir à voir les gens manger. La bouffe, c'est rassembleur. J'ai vraiment ce truc, **voir les gens se retrouver pour bouffer et parler politique, avec une soupe chaude dans les mains.** Vraiment, c'est des moments que j'aime vraiment beaucoup, que j'adore. »



#### J'AI LE SOUVENIR QU'APRÈS CETTE FAMEUSE AG DU 8 SEPTEMBRE, J'AI FAIT UN BAIN DE MINUIT

avec des gens sympas qui étaient en formation à l'AFPA de ma ville et qui on rejoint le mouvement.

C'est la nuit, on marche le long de la digue, et puis on s'arrête à l'épicerie du quartier pour acheter des bières, parce qu'on est chaud·es pour passer la soirée sur la plage. Je me souviens que, dans le magasin, je tends un billet de vingt euros, et puis je gueulais : "Eh, c'est le NPA qui paie !" parce qu'en fait, la veille, il y avait Gérard du NPA qui avait tenu à me rembourser mes frais pour les tracts en couleur que j'avais fait imprimer. Ça le gênait, que ce soit moi qui ait payé.

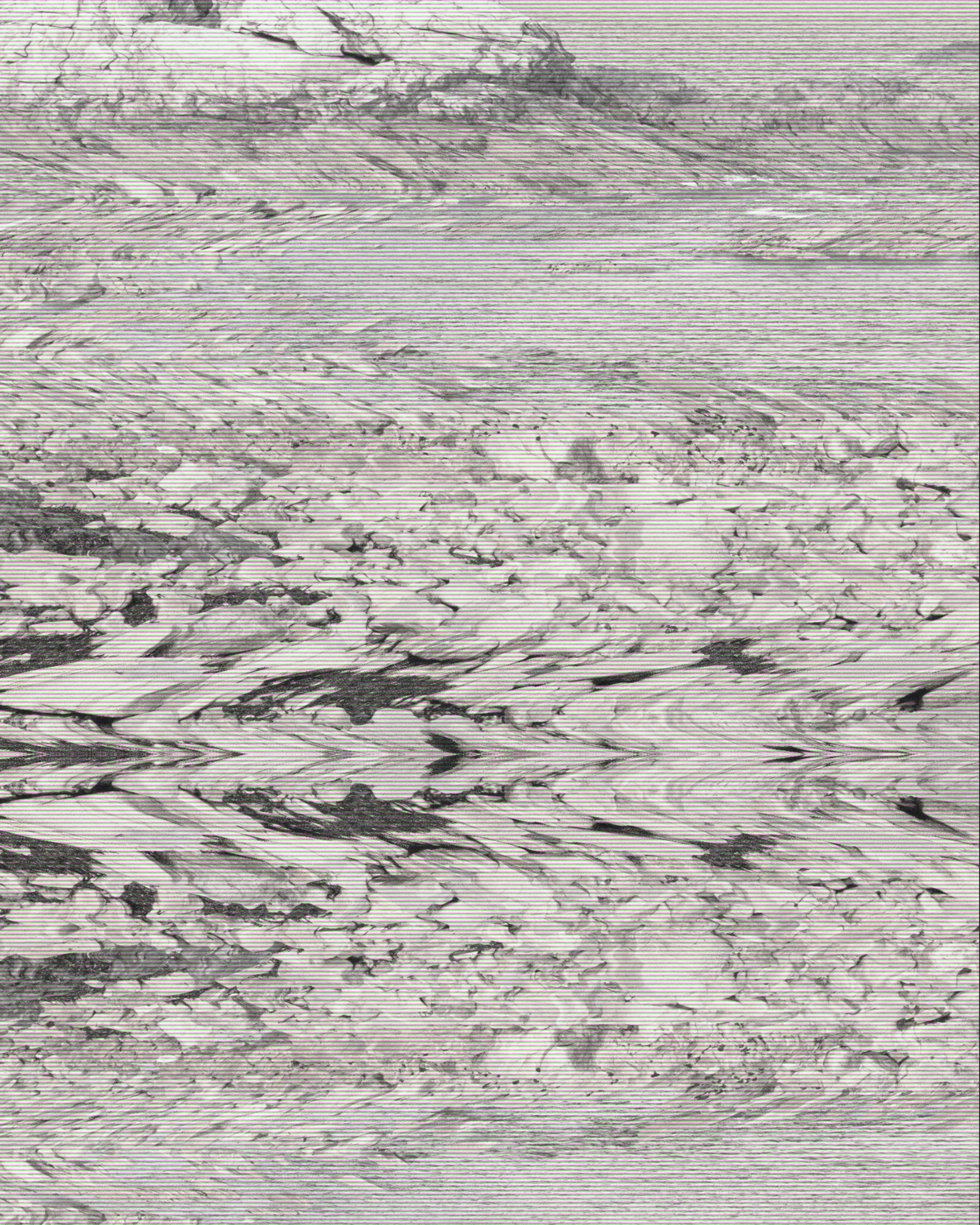
Du coup, j'ai passé une soirée magique – pleine de **rires et de récits de vie vachement politiques et intenses. Des gens qui m'ont raconté leurs histoires, des histoires un peu dingues.**



« **J'étais à la première assemblée : j'étais là, et je pensais que j'étais d'accord avec ce qui se disait.** »

« En préparation du dix,  
et puis à la suite du  
dix, toutes les actions  
collectives auxquelles  
j'ai pu participer : les  
tractages, les collages...  
qui étaient toujours dans  
une ambiance militante,  
mais aussi décontractée.

Humainement,  
c'était vraiment  
vachement riche,  
vachement fort. »



# — Des émotions moins heureuses t'ont-elles traversées ?

(si oui, lesquelles & à quelles occasions ?)



## DE VOIR LES MOYENS QUI ONT ÉTÉ MIS POUR CASSER CE MOUVEMENT DE CONTESTATION DANS L'OEUF.

Il y avait presque autant de policiers mobilisés que de gens dans la rue, ce qui n'est pas fréquent. Le gouvernement a vraiment mis dans le système tous ses effectifs policiers, même ceux qui étaient pas du tout formés au maintien de l'ordre – ce qui s'est vu un petit peu, d'ailleurs (*rires*) – pour essayer de casser ce mouvement dans l'oeuf. En même temps, c'est compréhensible : ils avaient l'expérience des Gilets jaunes. Ça a commencé un petit peu de la même manière, quelque chose qui n'était **pas du tout organisé par un syndicat ou une institution**. Et ils se sont dit :

*“Si on ne veut pas se retrouver encore avec les Gilets jaunes, il faut qu'on casse ça très, très vite.”*

C'est pour ça que, sur certains blocages où moi je n'étais pas personnellement, il y a des gens qui ont même pas pu accéder aux lieux parce que les zones étaient complètement verrouillées par les forces de l'ordre. Il y a eu énormément de gardes-à-vues... peut-être pas tant de garde-à-vues, mais d'arrestations en tout cas, ce jour-là.

C'était désagréable, ça, pour le coup : de **voir qu'on pouvait même pas s'exprimer**, finalement.



## LE 2 OCTOBRE, QUAND ON VA AU RASSEMBLEMENT.

C'était un rassemblement qui devait être intersyndical ; et puis, on apprend en arrivant que la veille, ils se sont engueulés avec les autres syndicats. Il y avait pratiquement plus que la CGT.

Avec Olivia, qui voulait prendre la parole pour Bloquons tout, je vais avec elle par solidarité : et puis là, ben non. Moi, je le savais – je m'en doutais, qu'ils n'allaient pas nous donner la parole ; parce que pour elleux, si on n'est pas d'accord avec elleux, on est anti-syndicat. C'est bidon. Moi, j'ai été toute ma vie délégué du personnel, et ce n'est pas vrai : on a seulement des approches différentes. Il y a des gens qui demandent la parole : on la donne. Qu'est-ce qu'ils craignent ? De quoi ils ont peur ?

À ce moment-là, ça me ça me surprend pas, ça me déçoit pas, parce que je suis déjà vacciné ; mais ça m'afflige.

**On est pour que ce soit la base qui décide.** Que les travailleur•euses décident à la base ; dans des comités de d'action, dans des comités de lutte. Les syndicats, ils ont du mal avec ça, parce qu'ils pensent qu'il faut que soit eux qui dirigent. Mais s'ils sont honnêtes, sincères, ils ne doivent pas craindre que les travailleur•euses se mobilisent et décident en assemblée générale. Au contraire, ils doivent même y participer, à ces comités de grève ; les mettre sur pied ! Mais ils ne le font pas, parce qu'ils veulent diriger, eux, le mouvement. De a à z. »



Je veux pas charger la CGT, parce que les autres syndicats, ils ont rien fait. Mais, d'une façon générale, les syndicats, depuis bien longtemps, ils ont été intégrés à l'appareil d'état ; ils en font partie. On les appelle, maintenant, les "partenaires sociaux" : comme si patrons et syndicats, ce sont des partenaires. Ce ne sont pas des partenaires, ce sont des ennemis. Moi jamais j'aurais admis qu'on me dise que j'étais un partenaire social du patron. Ils ont été intégrés, tous ces syndicats. Il y a des réunions nationales : on les reçoit, on les balade.

Aujourd'hui, **il y a une méfiance qui s'exprime. Et tant mieux, qu'elle s'exprime !** Les militants syndicaux les plus radicaux, ceux qui veulent vraiment changer de société, ils devraient en être contents, réjouis, que les travailleur·euses veuillent mettre en place des comités de grève, qu'il y ait une méfiance. Les délégué·es de la CGT, c'est les premier·es à se plaindre des autres syndicats et de l'intersyndicale qui dirige.

Un syndicat – que je ne nommerai pas, mais tout le monde va le reconnaître – aura tendance à signer facilement. Alors après, les autres syndicats, la CGT, diront "on a été trahis, c'est toujours les mêmes qui signent". Bah oui, c'est pour ça qu'on peut pas déléguer notre pouvoir à l'intersyndicale : parce qu'on sait très bien que les syndicats vont trahir. On le sait, ils le font tout le temps. Donc, que la base puisse contrôler me paraît absolument nécessaire, indispensable. Les syndicats sont intégrés au fonctionnement de la démocratie bourgeoise : alors, forcément, il y a une méfiance.

Mais des syndicats, il en faut, dans les entreprises. Que les choses soient claires : je ne suis pas en train de charger les quelques délégué·es de la CGT qui en bavent toute leur vie, qui essaient de ramer, qui veulent vraiment changer les choses. Je suis de tout coeur avec elleux, mais il faut qu'iels sachent que leur direction a tendance... Pour les retraites, on a été nombreux·ses à se mobiliser, mais il y a pas eu grève générale ; il n'y a jamais eu ce mot d'ordre-là. On avait des manifs, des manifs, des manifs. Il n'y a pas eu de mobilisation efficace, générale, qui aurait imposé nos revendications.

Si c'est pour faire grève le 18, et puis trois mois après, et ainsi de suite... **Les travailleur·euses qui veulent se battre en ont marre de se faire balader comme ça**, de mobilisation en mobilisation, le samedi... C'est pas sérieux.



« **C'était désagréable, pour le coup : de voir qu'on pouvait même pas s'exprimer.** »

« (...)   
quelque chose   
qui n'était   
pas du tout   
organisé par   
un syndicat   
ou une   
institution. »



MOI, J'ÉTAIS EXTRÊMEMENT   
DÉÇU QUE ÇA NE SE SOIT   
PAS PROLONGÉ LE 11, LE 12, LE 13...

Mais je pense que c'est un sentiment   
assez partagé.

Et j'ai vraiment vu au sein du   
mouvement, au fur et à mesure : il y   
avait de moins en moins de monde qui   
venait aux assemblées, on galérait à   
trouver des dates, des actions, on ne   
savait pas trop quoi faire... **J'ai   
vraiment l'impression d'avoir vu le   
mouvement redescendre petit à petit.**   
C'était très désagréable à vivre. »



FORCE EST DE CONSTATER   
QUE LA MOBILISATION INITIALE EST PAS   
TROP RESTÉE SUR LES ACTIONS QUI   
ONT SUIVI LE 10 SEPTEMBRE.

FSi on parle du 10 octobre ou du 10   
novembre, on n'est pas sur une   
massification aussi importante, mais   
c'est assez classique dans pas mal de   
mouvement, où ça commence très, très   
fort : les gens sortent de l'été, ils   
ont de l'énergie, ils ont les moyens de   
pouvoir participer à quelque chose. Et   
après, pour rester sur la durée... Surtout   
quand on fait face à une mobilisation   
policière aussi intense et vindicative,   
je comprend que ça puisse en refroidir   
quelques-uns.

Il faut essayer de faire durer un   
mouvement. Ça a parfois marché, ça a   
parfois échoué – pour ce mouvement là, à   
voir comment ça se passera dans   
l'avenir.



« Un processus de comment on se construit ensemble, comment on fait groupe ensemble. »



ALORS POUR MOI, LES ÉMOTIONS NÉGATIVES, C'ÉTAIT LE 10 SEPTEMBRE.

C'est au moment où, sur le rond-point de Plouisy (près de Guingamp, n.d.l.r) on a un copain qui se fait clairement chahuté, agressé par les flics. Moi, mon réflexe a été de dire – pour pas qu'ils le jettent à terre, etc :

*“On reste groupé•es, on le laisse pas tout seul.”*

Et en fait, sur le fait de rester groupé•es : on a dix copains qui se sont pris des amendes.

Du coup ça, ça a été super dur à vivre, ce côté hyper répressif où je me suis senti complètement dépassée. Me dire qu'ils étaient pas forcément plus nombreux que nous, mais mieux organisés que nous. **Et qu'on n'avait pas grand-chose à faire contre eux.**

Et ça, ça a été... Ouais, ça a été dur. »



J'AI UN SOUVENIR HONTEUX, AU SEIN D'INDIGNONS-NOUS.

C'est la première fois que je vais à une assemblée. Il y a le tour de parole et, à un moment, il y a une dame qui s'appelle Muriel qui nous raconte qu'elle est à la rue et qu'elle n'a pas de solution.

Il y a quelques échanges autour de ça. Un mec est remis en place parce qu'il lui conseille d'aller – je cite – “se prostituer auprès des services sociaux”. Il y a quelqu'un qui dit :

*“La question de la dame elle est sérieuse, elle a quand même le droit à une réponse sérieuse.”*

Et puis, il y a un autre mec qui défend les services sociaux sous l'angle “faut pas exagérer, ils font ce qu'ils peuvent, c'est pas des ennemis, etc”. Sauf que la discussion va être évacuée par un type qui finit par déclarer que, de toute manière, ce n'est pas le sujet – avec Indignons-Nous, on se réunit pas pour ce genre de problème. Donc, on change de sujet.

Et puis la dame, on l'a plus jamais revue.

Et moi, j'ai honte de nous. Je m'inclus, je m'inclus complètement : parce que moi, j'avais pas plus de solution que les autres pour cette femme. Je l'ai pas non plus défendu plus que les autres ; je nous ai laissé changer de conversation, faire comme si elle n'avait même pas existé. Je trouve ça violent et honteux.





Ouais, il y a eu un moment. Après cette manif' du 18 septembre, les semaines suivantes.

Il y a eu une petite émulsion, mais après c'est retombé.

J'ai senti cette perte de sens dans le mouvement dont on a pas mal parlé par la suite, ensemble, dans notre petit groupe. Du fait qu'il y avait moins de monde, mais aussi qu'il y avait des rapports de pouvoir qui s'étaient installés dans le groupe. Ça m'a rendu un peu triste, mais je l'ai pas vécu, finalement, comme un échec : parce que pour moi, ça fait aussi partie d'un processus. **Un processus de comment on se construit ensemble, comment on fait groupe ensemble.**

Je pense qu'on va forcément tomber dans ces travers-là. On est pas en dehors du monde, donc on a vécu les mêmes choses : le même monde capitaliste de merde, avec les mêmes rapports de force patriarcaux et compagnie. Du coup, je trouve ça finalement assez logique que ça se passe. J'ai l'impression que, finalement, on a fait des petites réunions pour en parler...

Je dirais que c'est à la fois un point négatif et un point positif : suite à ces réunions, on a trouvé des **stratégies pour essayer de contrer ce genre de mécanismes, ces rapports de pouvoir qui peuvent s'installer dans des groupes.** Donc c'est pas non plus complètement un point négatif. »



# L'ENTRETIEN LIBRE

Chaque semaine,  
donner librement la  
parole  
à quelqu'un·e  
dont la voix  
mérite d'être portée.

## Peux-tu nous parler de toi ?

— *Alors, moi, je suis un jeune Africain qui s'est installé en France depuis 2018.*

Pur des raisons... dont je veux pas vraiment entrer dans les détails. Je suis installé ici parce que je ne peux plus retourner chez moi, par rapport au fait que j'ai eu des problèmes dans mon pays.

**Je suis artiste.** Par rapport au problème que j'ai chez moi, comme je disais, je ne peux plus rentrer. Et donc je suis en France.

## Pourquoi as-tu souhaité cet entretien ?

— *Cet entretien, j'ai souhaité y participer parce que j'ai trouvé que c'était une bonne idée.*

Dans le sens où je pense que j'ai mon avis à donner sur certaines questions, sur certaines choses qui se passent. **Même si je sais que je n'ai pas une voix qui peut peser, je pense que nous aussi, on a des choses à dire.**

Par rapport à la situation dans laquelle on est, même si on sait qu'on n'est pas dans une situation légale. On a des choses à dire, mais qu'on ne peut pas dire. Donc, vu que c'est une proposition, j'ai accepté de participer.

## Tu sens que tu ne peux pas t'exprimer ouvertement, *ici en France*, au vu de ta situation ?

— *Oui, je ne peux pas m'exprimer.*

Il n'y a pas que moi : beaucoup de gens qui sont dans ma situation ne peuvent pas s'exprimer, simplement parce qu'elles **ont peur des répercussions.** Parce qu'elles sont dans une situation qui ne leur permet pas de dire ce qu'elles ont à dire.

## Est-ce que c'est une situation que tu as vécue aussi dans ton pays, en tant qu'artiste ?

— *En tant qu'artiste, oui, on peut dire oui, quand même.*

Là-bas, il y a beaucoup de gens qui manifestent – surtout la population, le public, qui manifestent lorsqu'ils ne sont pas d'accord – mais, individuellement, c'est un peu compliqué de manifester, parce que les choses sont un peu différentes, je trouve.

**Individuellement, je ne pouvais pas manifester, mais à travers ce que je fais comme art, oui.**

On a exprimé ça dans l'art qu'on fait, avec des collègues.

Ça m'a permis d'être ici, mais de ne plus pouvoir retourner, parce que ce qu'on a exprimé n'était pas bien perçu.

## Qu'est-ce qui t'empêche de participer à des actions, ou à des manifestations (comme *Bloquons tout, actuellement*) ?

— *Qu'est-ce qui m'en empêche ? Bon, déjà, la première chose : par rapport à la situation dans laquelle je suis, le fait de ne pas être régularisé.*

C'est pas une bonne idée, parce que je peux me retrouver dans une manifestation qui se passerait mal. On peut avoir des forces de l'ordre qui viennent pour défendre, et puis voilà que la malchance fait que ça tombe sur toi et on se rend compte que je suis en situation irrégulière. Donc, il y a déjà cette peur.

**On veut bien manifester. On veut bien donner notre voix, accompagner le peuple.**

Parce qu'on sait que le peuple a toujours raison : lorsqu'un peuple décide de revendiquer et de parler, on sait qu'il a raison. Il y a des choses qui ne vont pas, donc **la seule chose qu'il peut faire, c'est de s'unir et de pouvoir donner une voix.**

Donc, j'ai accepté de participer parce que j'ai aussi envie de donner ma voix mais, étant dans la situation dans laquelle je suis, mais je ne peux pas donner ma voix. Mais je pense qu'à l'avenir, peut-être, si les choses se passent bien, je pourrais bel et bien donner ma voix. C'est pour cette raison que j'ai accepté de participer à ça. Et que ça me plaît beaucoup.

# Cet échange, c'est pour toi une sorte de petite bulle d'expression au sein de laquelle tu peux prendre la parole.

*Chose dont tu t'es senti privé, aussi bien dans ton pays que depuis que tu es venu en France, où tu te sens contraint de te taire du fait que tu n'es pas régularisé : qu'à tout moment, dans une manifestation, tu peux être chopé, et te retrouver dans une situation d'autant plus délicate. D'un côté comme d'un autre, il y a quand même une chose que tu retrouves.*

*— Oui. Comme j'ai dit, on ne peut pas donner la voix, on ne peut pas s'exposer : on ne peut pas s'exprimer, parce que l'on sait que l'on n'est pas dans une bonne posture.*

Donc, c'est pour ça que l'on préfère... Enfin, on a pas le choix. On préfère regarder, on préfère observer – parce qu'on estime qu'on a rien à dire, même si on sait qu'on a beaucoup à dire. Mais on estime que notre priorité, c'est le fait d'être régularisé. C'est d'abord la priorité, parce qu'on est tous les jours dans le stress : dans le stress parce qu'on ne sait pas sur qui on peut tomber, on a des difficultés de travail, des difficultés au quotidien par rapport au fait qu'on ne soit pas régularisé.

Et donc, aller manifester ne n'est pas une priorité, pour l'instant, pour nous. Je sais qu'il y en a beaucoup qui veulent bien, eux aussi, donner leur voix ; mais du fait d'être dans cette situation, ils ne peuvent pas.

Ce que je pourrais dire, c'est : si l'état peut essayer de revoir un peu la situation de certaines personnes. Après, je dirais pas tout le monde ; mais je pense que pour certaines personnes qui sont dans ma situation...

On est pas tous pareils, on n'est pas tous bons, mais je pense qu'il y a des bonnes personnes qui peuvent contribuer au développement de la France. Beaucoup sont dans cette situation : ils veulent bien contribuer, mais ils n'ont pas les moyens, ils n'ont pas la situation.

**Ils sont motivés, ils sont déterminés, ils sont prêts à accompagner, il sont prêts à faire en sorte que la France aille sur les bons rails. Mais le problème, c'est qu'ils ne sont pas régularisés : ils sont négligés.**

Il y a ce côté-là... Et puis, concernant ce que vous faites : c'est une très bonne chose. Il y a beaucoup d'associations qui font de très bonnes choses, et ce serait bien que ces associations soient écoutées. Ce serait bien qu'elles soient écoutées parce que, quand une population ou un peuple décide de parler, décide de se lever pour défendre leurs intérêts, défendre ou revendiquer des choses, c'est parce qu'ils en ont marre, c'est parce que ces choses-là perdurent. Donc, c'est important d'écouter le peuple, parce que le peuple a toujours raison. **Il ne se lève pas pour rien, il ne se lève pas pour se lever ; s'il se lève pour revendiquer, c'est parce que ça ne va pas.**

Donc voilà, moi, c'est ce que je peux dire : j'ai envie d'accompagner ce peuple-là, j'ai bien envie de soutenir ce peuple en composant des chansons, comme j'ai pu le faire dans mon pays. Mais, étant dans cette situation, je n'en ai pas la force : étant cette situation, je ne peux pas ni chanter, ni les accompagner, ni les soutenir. Après voilà, je peux donner mon avis comme je le donne là, parce qu'il n'y a aucun problème à ce niveau, mais pour ce qui concerne le reste, c'est pas évident pour moi. Et pas seulement pour moi ! Je connais beaucoup de gens, d'amis, de connaissances, qui sont dans la même situation. Chacun veut contribuer, chacun va apporter sa force, chacun veut aider, mais on a tous la même raison : on ne peut pas, parce qu'on est dans une situation qui ne nous permet pas de pouvoir accompagner.

## Est-ce que tu aurais des revendications ?

— Non, pas des revendications précises... Peut-être dire qu'on a besoin d'être régularisés.

C'est vrai qu'on ne peut pas nous régulariser comme ça, juste pour régulariser, mais essayer quand même de revoir la situation de certaines personnes : **essayer de leur donner une chance.** Leur donner une chance, même juste en leur donnant un titre de séjour d'un an, histoire de voir ce qu'ils peuvent apporter, ce qu'ils peuvent faire, durant un an où ils sont régularisés. Et ensuite, voir après s'ils peuvent apporter quelque chose dans la société, s'ils peuvent contribuer, s'ils peuvent aider — s'il en vaut la peine, ou s'il n'en vaut pas la peine. Ce serait bien.

Parce que, comme j'ai dit : il y a beaucoup de gens qui sont de bonne foi, **mais ils n'ont juste pas la chance.**





**RETOUR(S) SUR LE DIX SEPTEMBRE**

**DISSONANCE / NUMÉRO #01 / décembre 2025**